

ADAM MICKIEWICZ

Pages Choisies

2^e ÉDITION



EDITIONS DES " AMIS DE LA POLOGNE "

1929

LES AMIS DE LA POLOGNE

**font appel à TOUS LES FRANÇAIS sans
distinction de parti ni de confession**

Leur programme :

« Faire connaître la Pologne pour la faire aimer. »

Leur action :

Conférences, concerts, fêtes, pèlerinages, bals, cinéma, banquets,
publications, presse, cours, voyages en Pologne, etc.

COMITÉ CENTRAL : 16, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris (5^e).

Tél. : Odeon 62-10. Compte Postal : Paris 880-96.

GROUPES RÉGIONAUX : Versailles, Rennes, Nantes, Laval, Soissons,
Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Metz, Marseille,
Toulon, Montpellier, Arles, Avignon, Alger,
Albi, Besançon, Cognac, Béziers, St-Omer, Char-
leville-Mézières, Le Havre, St-Lô, Châlons-sur-
Marne, Angers, Lunel, Troyes, Châteauroux,
Mauriac, Poitiers, Arras, Aurillac, Figeac, Le
Creuzot, Montceau-les-Mines, Autun, Cholet,
Saumur, Clermont-Ferrand, Beaune, Bourg,
Mâcon, Barcelonnette, Embrun, Briançon, La
Rochelle, Cherbourg, St-Servan, Nîmes, Aix-en-
Provence, Béthune, Commercy, Rochefort, Car-
cassonne, Alais, Constantine, Bordeaux, Tou-
louse, Sélestadt, Le Mans, Nancy, Caen, Reims,
Epernay, Alençon, Lyon, Digne, Draguignan,
Sisteron, St-Jean-d'Angély, Chartres, Nogent,
Blois, Châtelleraut, Moulins, Cannes, Epernay,
Verdun, Bougie, etc.

COMITÉ DU QUARTIER LATIN (pour les étudiants).

COMITÉ D'ACTION UNIVERSITAIRE ET SCOLAIRE.

COMITÉ DE RÉCEPTION

FRÈRES D'ARMES FRANCO-POLONAIS.

SECTION D'ART DRAMATIQUE.

SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE.

GROUPES SCOLAIRES aux Grandes Ecoles, Ecoles Normales, Lycées,
Collèges, Ecoles primaires Supérieures, Insti-
tutions libres, etc.,

EN COLLABORATION AVEC

LES GROUPES PARLEMENTAIRES FRANCO-POLONAIS

LES AMIS DE LA POLOGNE EN BELGIQUE

LA SOCIÉTÉ ITALO-POLONAISE

LES AMIS DE LA FRANCE EN POLOGNE

ADAM MICKIEWICZ

Pages Choisies

2^e ÉDITION



EDITIONS DES " AMIS DE LA POLOGNE

—
1929

attira l'attention des oppresseurs sur les sociétés patriotiques et secrètes ; écoliers et étudiants furent jetés en prison, torturés, condamnés aux bagnes sibériens. La brillante vie intellectuelle de Vilno fut étouffée par un régime de terreur. Adam Mickiewicz, arrêté et emprisonné, se vit exiler en 1824 de sa patrie bien-aimée qu'il ne devait plus jamais revoir.

Il avait acquis durant son séjour à Vilno des connaissances encyclopédiques, la discipline de la pensée ; une certaine expérience de la vie sociale lui avait été donnée par la Société Philomathique, en même temps qu'un ardent désir de servir la patrie et l'humanité. Il avait traduit Voltaire et Byron comme exercice et passe-temps, et édité des *Ballades et Romances* inspirées de thèmes populaires. Un amour malheureux pour la jeune sœur d'un de ses amis, Maryla, l'avait jeté au désespoir. L'œuvre qui jaillit de tant de passion patriotique, de déchirement amoureux, de maîtrise de la langue polonaise, de science du folk-lore lithuanien, ce furent ces étranges et magnifiques *Aïeux*, incomplets, et qui pourtant se classent au premier rang des chefs-d'œuvre du romantisme.

Le poète exilé resta en Russie 4 ans, fort bien accueilli du reste par la haute société russe qui admirait son génie. L'œuvre principale de cette époque fut son *Konrad Wallenrod* auquel la censure russe ne comprit rien et qu'elle laissa imprimer parce que l'action s'en passait dans la Lithuanie du Moyen-Age. En réalité, cet âpre poème posait une question primordiale pour les Polonais persécutés : ne peut-on user de tous les moyens contre l'oppresser, même de la trahison ?

A partir de 1829, l'exilé erre en Allemagne, en Italie, se fixe enfin à Paris. Il y devint rapidement le chef spirituel des proscrits pour lesquels il écrivit le *Livre des Pèlerins polonais*. Il s'était intimement lié avec un autre Polonais, André Towianski, et guidé par cet esprit illuminé, il avait embrassé la doctrine du Messianisme : la Pologne devait arriver par l'acceptation de ses souffrances à une telle hauteur morale qu'elle rachèterait les fautes de tous les peuples ; elle les tirerait de l'oppression, ou de la sujétion aux bas intérêts. Par la Pologne adviendrait sur la terre le règne de la fraternité. Ces sublimes conceptions rendirent

aux malheureux Polonais le courage de vivre, et d'espérer contre toute espérance.

C'est aussi à Paris, devenu capitale de la Pologne asservie, que Mickiewicz composa *Monsieur Thadée*, épopée en douze chants, monument littéraire sans pareil, qui relate les querelles mi-burlesques, mi-tragiques, des hobereaux lithuaniens, mais dans l'atmosphère chargée d'orage et de joie contenue de l'an 1812, quand la Pologne, en frémissant, attendait celui qu'elle croyait être son libérateur, Napoléon. La Lithuanie y apparaît en des tableaux délicieux.

Mickiewicz ne donnera plus d'œuvre marquante. Il va être absorbé par l'action. Il accepte une chaire de langue et de littérature slave au Collège de France, pour pouvoir traiter de la question polonaise à la face des nations, dont l'indifférence ou la pusillanimité achève l'œuvre infâme des partages. Le poète se considère au reste comme chargé de mettre en rapports intellectuels l'Europe occidentale et le monde slave. Ses cours, jaillis d'une inspiration géniale, remuaient profondément les auditeurs. Il y opposait les hautes aspirations de la nation polonaise à l'inertie du peuple russe, que les tzars employèrent à asservir leurs frères slaves. Le Gouvernement les interdit, en même temps que ceux de Michelet et de Quinet, amis du poète polonais.

Mickiewicz tente d'organiser à Rome en 1847 des légions polonaises qui aideront l'Italie à se libérer de l'Autriche. Son plan, puissamment raisonné, ne peut tenir contre les intrigues des principautés italiennes.

Une autre occasion se présente de lutter contre les tyrans de la Pologne, quand éclate la guerre de Crimée. Les Polonais vont avoir leur armée, combattant aux côtés de la France. Mickiewicz se rend à Constantinople. A peine arrivé, le 26 novembre 1855, ses vastes projets, les espoirs immenses qu'il incarne, la mort les réduit d'un coup à néant.

Ses restes inhumés au cimetière de Montmorency, cette nécropole des proscrits polonais, furent transportés au Wawel de Cracovie, en 1890, près de ceux du prince Joseph Poniatowski et de Thadée Kosciuszko, au cours d'une pompe funèbre qui réunit d'innombrables délégués de toutes les classes et de tous les cantons de la Pologne. C'est que Mickiewicz ne fut pas seulement une gloire pour sa

patrie, il fut l'incarnation de sa patrie elle-même, dans sa force indomptable et sa générosité étendue même à ses bourreaux.

Principales œuvres de Mickiewicz traduites ou écrites en français

CHEFS-D'ŒUVRE d'Adam MICKIEWICZ, traduits par lui-même et par ses fils, avec une notice sur la vie de l'auteur par *Ladislas Mickiewicz*. (Editions Bossard, 43, rue Madame, Paris 1924 — Prix 15 fr).

Contient entre autres : Konrad Wallenrod. Sonnets de Crimée, Les Aïeux, le Livre de la Nation polonaise.

MESSIRE THADEE. Traduction en vers par *Venceslas Gasztowtt* (épuisé. Peut se trouver dans les bibliothèques).

LES SLAVES, cours professé au Collège de France. Préface de *Fortunat Strowski* (1 vol. in-8 à la Bibliothèque polonaise, 6, quai d'Orléans — Paris (4^e).

Principales études parues sur Mickiewicz

STANISLAS SZPOTANSKI — *Adam Mickiewicz et le romantisme* (Les belles Lettres, 157, Bd. Saint-Germain — Paris. Prix : 5 fr).

GABRIEL SARRAZIN — *Les grands poètes romantiques* (Librairie académique Perrin).

Souvenirs de Mickiewicz à Paris

MUSEE ADAM MICKIEWICZ à la Bibliothèque Polonaise, 6, Quai d'Orléans. Paris 4^e — Visible de 2 à 4 h.

TOMBEAU DES MICKIEWICZ, avec un médaillon du poète, au cimetière de Montmorency.

PAGES CHOISIES

SONNETS DE CRIMÉE

Ces Sonnets furent écrits au cours d'une excursion en Crimée, alors que Mickiewicz était condamné à l'exil. Ils portent la double marque de l'amour de la nature et de la nostalgie pour la patrie perdue.

Le tombeau de Potocka

Dans le pays du printemps, au milieu de vergers voluptueux, tu t'es fanée, jeune rose ! car les instants du passé, en s'envolant de toi, comme des papillons d'or, avaient déposé au fond de ton cœur le ver du souvenir.

Là-bas, au Nord, vers la Pologne, scintillent des myriades d'étoiles. Pourquoi donc sur cette voie en brûle-t-il autant ? Serait-ce ton regard plein de feu qui, à force d'y voler, aurait embrasé ces traces lumineuses, avant de s'éteindre au tombeau ?

Polonaise et moi aussi, je finirai mes jours dans un deuil solitaire. Puisse, ici, une main amie, me jeter une poignée de terre ! Les voyageurs s'entretiennent souvent près de ton tombeau.

Et moi, alors, le son de la langue maternelle me ranimera. Et le poète, en chantant sur toi sa chanson solitaire, apercevra une tombe voisine et chantera aussi pour moi.

Les steppes d'Akermann

Longues vagues d'herbage, espace illimité ;
Dans la steppe, la nuit, notre chariot flotte.
Sur l'océan de fleurs l'essieu glisse et chuchotte,
Accrochant des buissons empourprés par l'été.

Ni tertre ni chemin ; partout l'obscurité ;
Je cherche dans le ciel l'astre cher au pilote ;
Seul, pareil à l'aurore, un phare au loin tremblotte.
Et le Dniester semble un nuage argenté.

Arrêtons ! Quel silence ! Il passe un vol de grues ;
L'œil chercherait en vain leurs files disparues.
J'entends le serpent fuir, le papillon voler.

Le silence est si grand dans la nuit solennelle
Que je pourrais entendre une voix m'appeler
De Vilno. Bah ! partons ! personne ne m'appelle !
(Traductions d'A. Schurr.)

ODE A LA JEUNESSE

Sans cœur, sans âme : des peuples de squelettes. Jeunesse !
prête-moi tes ailes ! que je m'élançe au-dessus d'un monde
sans vie, dans le domaine paradisiaque de l'illusion, où
l'enthousiasme enfante des miracles, fait éclore des fleurs
nouvelles et de son prisme d'or, revêt l'espérance.

Celui de qui l'âge est sur le déclin et qui penche vers
la terre les rides de son front, qu'il s'enferme dans le cercle
que décrivent ses yeux débiles.

Toi, Jeunesse, au-dessus des bas-fonds, envoie-toi, et
d'un œil perçant comme le soleil, pénètre d'outre en outre
la masse entière de l'Humanité.

Regarde là-bas, où un brouillard continu obscurcit
l'espace qu'une immense moisissure enveloppe : c'est la
terre !... Vois, comme sur ces eaux croupissantes se dresse
je ne sais quel reptile avec sa carapace, tout ensemble navire,
pilote et gouvernail à la poursuite d'un fretin de reptiles.
Tantôt il remonte, tantôt il plonge, il ne s'attache point
à la vague ni la vague à lui : il se brise contre un récif,
comme une bulle d'air !... Nul ne savait sa vie, nul ne sait
sa mort : c'est l'égoïste.

O jeunesse ! le nectar de la vie n'est doux que s'il est

partagé : une joie céleste inonde les cœurs, quand les lie un fil d'or.

Ensemble, jeunes amis! le bonheur de tous est notre but à tous. Forts par l'union, sages par l'exaltation : ensemble, jeunes amis!... Heureux qui tombe dans la carrière, si son corps à d'autres sert d'échelon vers le temple de gloire. Ensemble, jeunes amis! quoique le sentier soit étroit et glissant et que la violence et la lâcheté en défendent l'entrée ; repoussons la force par la force ; quant à la faiblesse, apprenons dès l'enfance à la combattre.

Celui qui, au berceau, tranche la tête de l'hydre, adolescent étouffera les centaures, arrachera ses victimes à l'enfer, ira ravir des lauriers au ciel! Pénètre où la vue n'atteint pas ; brise ce que ne brise pas la raison. Jeunesse tu as des ailes d'aigle et ton bras est comme la foudre.

Allons ! épaula contre épaula ! Formons la chaîne autour du globe. Concentrons nos pensées en un seul foyer, en un seul foyer nos âmes... Sors de tes fondements, vieil univers ! Que nous te poussions dans des voies nouvelles ; et que, débarrassé de ton écorce moisie, tu rappelles tes vertes années.

Et comme, dans le chaos de la nuit où se disputent les éléments en furie, par un seul fiat de la puissance divine, le monde de la matière s'est affermi sur son axe, les vents mugissent, les eaux se rassemblent, et les étoiles illuminent le firmament :

Ainsi, dans les régions de l'Humanité, règne encore une nuit muette, les éléments des passions sont encore en lutte. Voici le feu de l'amour qui jaillit : le monde de l'esprit va sortir du chaos, la jeunesse le concevra en son sein et l'amitié le fiancera dans une éternelle alliance.

Les glaces se rompent et aussi les préjugés qui obscurcissaient la lumière... Salut, aurore de la Liberté, dernière toi se lève le soleil de la Délivrance.

LES AÏEUX

Le poème des Aïeux (Dziady) est resté inachevé. Mais les fragments que nous possédons sont d'une inspiration si haute, d'un sentiment si déchirant et d'une telle perfection de forme, que nous y reconnaissons l'œuvre capitale de Mickiewicz.

La première partie des Aïeux fut écrite sous le coup du désespoir, quand le jeune poète dut quitter pour toujours la jeune fille qu'il aimait. Il y relate la fête des morts, telle qu'on la célébrait dans les campagnes lithuaniennes ; il y évoque les fantômes de ceux qui souffrent dans l'au-delà pour n'avoir pas souffert sur la terre, pour n'avoir pas aimé, pour n'avoir pas éprouvé de pitié. Ces scènes fantastiques, où les oiseaux de nuit répondent aux spectres, empruntent souvent à la poésie populaire.

La seconde partie parut en 1832. Mickiewicz souffrait toujours, mais pour sa patrie, cruellement opprimée par les Russes. Il avait connu la prison, ses amis avaient été déportés, lui-même exilé. Le poème retrace en traits de feu les persécutions et la résistance des opprimés. Leurs doutes, leurs exaltations se traduisent là encore par des figures surnaturelles, jaillies de l'enfer ou des cieux.

Si l'on veut revivre le martyr de la Pologne, au lieu de se contenter d'une chronologie des faits, il faut lire les Aïeux où l'âme polonaise apparaît, palpitante, douloureuse, mais invincible et resplendissante.

Dédicace des Aïeux

A FEUS
JEAN SOBOLEWSKI
CYPRIEN DASZKIEWICZ
FELIX KOLAKOWSKI
mes compagnons
d'études, de prison, d'exil,
persécutés pour leur amour de la patrie,
morts du regret de leur patrie
à Arkhangel, Moscou, Saint-Pétersbourg.
Aux Martyrs de la Cause Nationale.

Le départ pour la Sibérie

Les étudiants de Wilno, arrêtés comme conspirateurs, sans preuves, sont traités en criminels. L'épisode que nous citons se rapporte au jeune Plater, qui avait écrit sur le tableau noir de sa classe : « Vive la Constitution du 3 mai ! » (1)

Au roulement du tambour, on ouvre les portes de l'Hôtel de Ville... Ils sortent... Chaque prisonnier avait près de lui une sentinelle, la baïonnette au fusil. Pauvres enfants!.. ils avaient tous, comme des recrues, la tête rasée, les fers aux pieds!... Le plus jeune, âgé de dix ans, se plaignait de ne pouvoir soulever ses chaînes et montrait ses pieds nus et ensanglantés. L'officier de police passe, demande le motif de ses plaintes... L'officier de police, homme plein d'humanité, examine lui-même les chaînes... Dix livres... c'est conforme au poids prescrit!... On entraîna Janczewski : je l'ai reconnu!... les souffrances l'avaient rendu laid, noir, maigre ; mais que de noblesse dans ses traits ! Un an auparavant, c'était un sémillant et gentil petit garçon ; aujourd'hui, il regardait de la kibitka, comme, de son rocher isolé, le grand empereur!... Tantôt, d'un œil fier, sec, serein, il semblait consoler ses compagnons de captivité ; tantôt il saluait le peuple avec un sourire amer, mais calme. Il semblait vouloir dire : « ces fers ne me font pas tant de mal!... » Tout à coup, je crus voir son regard tomber sur moi. Comme il n'apercevait pas le caporal qui me tenait par mon habit, il me supposa libre!... Il baisa sa main en signe d'adieu et de félicitation, et soudain tous les yeux se tournèrent vers moi. Le caporal me tirait de toutes ses forces pour me faire cacher : je m'y refusai, et me serrai contre le pilier ; j'examinai la figure et les gestes du prisonnier. Il remarqua que le peuple pleurait en regardant ses fers, et il secoua les fers de ses pieds comme pour montrer à la foule qu'il pouvait les porter. La kibitka s'élan-

(1) Par la constitution du 3 Mai 1791, la Pologne se donnait des institutions qui l'auraient sauvée, si les Russes n'avaient par la force armée interdit son application.

ce... il arrache son chapeau de sa tête, se dresse, élève la voix, crie trois fois : « La Pologne n'est pas encore morte!... » et il disparaît derrière la foule. Mes yeux suivirent longtemps cette main tendue vers le ciel, ce chapeau noir pareil à un étendard funèbre, cette tête violemment dépouillée de sa chevelure, cette tête sans tache, fière, qui brillait au loin, annonçant à tous l'innocence de la victime et l'infamie des bourreaux. Elle surgissait du milieu de la foule noire de tant de têtes, comme, du sein des flots, celle du dauphin, prophète de l'orage. Cette main, cette tête, sont encore devant mes yeux et resteront gravées dans ma pensée : comme une boussole, elles me marqueront le chemin de la vie et me guideront à la vertu.... Si je les oublie, toi, mon Dieu, oublie-moi dans le Ciel!

Chanson de prisonnier

Peu m'importe la peine qui m'attend, les mines, la Sibérie ou les fers! Toujours, en fidèle sujet, je travaillerai pour le tzar!

Si je bats le métal avec le marteau, je me dirai : ce minerai grisâtre, ce fer, servira à forger une hache pour le tzar!

Si l'on m'envoie peupler les steppes, je prendrai pour femme une jeune Tartare ; peut-être de mon sang naîtra-t-il un Pahlen (1) pour le tzar.

Si je vais dans les colonies, je cultiverai un jardin, je creuserai des sillons ; et chaque année, je ne sèmerai que du lin et du chanvre.

Avec le chanvre on fera du fil, un fil gris qu'on enveloppera d'argent : peut-être aura-t-il l'honneur de servir un jour d'écharpe au tzar. (2)

(1) Pahlen : Meurtrier d'un tzar.

(2) C'est-à-dire de corde pour le pendre.

Le patriote au sortir du bague

Je l'ai récemment rencontré en voiture, hors de la ville. On me dit que c'était lui, car je ne l'avais pas reconnu. Il avait engraisé, mais c'était un horrible embonpoint. La mauvaise nourriture et l'air putride l'avaient gonflé. Il avait les joues enflées, jaunies, biêmies, un demi-siècle de rides au front. Tous ses cheveux étaient tombés. Je le saluai : il ne me remit pas, ne voulut pas s'entretenir avec moi. Je me nomme : il me regarda stupidement. Quand je lui répétai les détails de nos anciennes relations, il plongea ses regards dans les miens et me scruta... Ah! tout ce qu'il avait pensé pendant ses nuits d'insomnie, son œil me le révéla en un moment. Cet œil était terrible à voir, avec sa pupille semblable à ces fragments de vitre qui restent aux fenêtres de prisons grillées, dont la teinte est grise comme une toile d'araignée, mais qui, vus de côté, ont des reflets d'arc-en-ciel et où l'on découvre une rouille sangiante, des miroitements, des taches obscures. L'œil ne peut plus les traverser de part en part, ils ont perdu leur transparence, mais leur surface décele qu'ils ont été longtemps à l'humidité, dans l'abandon, la poussière et l'obscurité...

Je retournai chez lui un mois après : je m'imaginai qu'il serait parvenu à se réhabituer au monde et à recouvrer la mémoire. Mais il avait pendant tant de jours été sous la menace des enquêtes, il s'était tant de nuits entretenu avec lui-même, les tyrans l'avaient torturé tant d'années, tant d'années les murs avaient eu pour lui des oreilles, avec le silence pour seule défense et l'ombre pour seule société, que l'animation de la ville n'avait pu en un mois effacer l'impression de tant d'années. Le soleil lui semble un espion, le jour un dénonciateur, son entourage lui fait l'effet d'une garde et le visiteur l'effet d'un ennemi. Si quelqu'un vient le voir en son logis, au bruit de la serrure, il se dit : « C'est l'enquête » ; il se retourne, appuie la tête sur sa main, il paraît recueillir son esprit, son énergie morale, il serre les lèvres, pour que les paroles ne s'échappent point d'elles-mêmes ; il baisse les yeux, pour que les espions ne devinent rien à son regard. Interrogé,

il se croit toujours en prison, il fuit au fond de la chambre et s'y blottit dans l'ombre, en criant sans cesse deux mots : « Je ne sais rien, je ne dirai rien ». Et ces deux mots sont devenus son refrain. Longtemps, sa femme, son enfant pleurent à ses genoux, avant qu'il ne surmonte sa crainte et sa défiance.

Les prisonniers aiment à conter leur détention passée. Je pensais qu'il nous narrerait tout au long la sienne, qu'il en arracherait le secret à la terre et aux sbires et divulguerait son histoire, qui est l'histoire de tous les héros de la Pologne, car maintenant la Pologne vit et fleurit sous terre. Ses fastes se déroulent en Sibérie, dans les forteresses et les cachots. Et que répondit-il à mes questions ? Qu'il ne savait plus rien lui-même de ses souffrances, qu'il les avait oubliées. Sa mémoire était comme un de ces manuscrits d'Herculanum qui ont moisi sous terre et que leur auteur, s'il ressuscitait, ne saurait plus déchiffrer.

Il ajouta seulement : « Je vais le demander à Dieu, il a écrit tout cela, il me le dira. »

La toute puissance de la volonté

Un esprit. — Homme, si tu savais quelle est ta puissance, quand la pensée dans ta tête, comme l'éclair dans la nue, s'enflamme, invisible encore, rassemble les nuages et crée une pluie fertile ou la foudre ou les tempêtes ! Si tu savais que la pensée, à peine conçue, déjà l'attendent en silence Satan et les anges, comme les éléments la tempête ! Vas-tu choir dans l'enfer ou resplendir au Ciel ? Comme un nuage élevé, mais errant, tu brilles ; or, toi-même, tu ne sais où tu voles, tu ne sais ce que tu feras. Hommes, chacun de vous pourrait, isolé dans les chaînes, par la pensée et par la foi, faire crouler et relever les trônes.

Extrait du monologue de Conrad

Le héros des Aïeux, Conrad, dans sa prison, cherche en lui-même, en son patriotisme, en son génie poétique, la puis-

sance qui lui permettra d'atteindre Dieu, de le toucher, d'obtenir de lui la délivrance de la Pologne. Mais son pathétique élan est traversé de doutes et de blasphèmes.

Mon chant, tu es étoile au delà des confins du monde!... L'œil terrestre qui se lance à ta poursuite peut étendre ses ailes... jamais il ne t'atteindra... il frappera seulement la voie lactée... Il devinera qu'il y a des soleils, mais non quel est leur nombre et leur immensité!...

A vous, mes chants, qu'importent les yeux et les oreilles des hommes? Coulez dans les abîmes de mon âme, brillez sur les hauteurs de mon âme, comme des torrents souterrains, comme des étoiles sur-lunaires.

Toi, Dieu! Toi, nature! écoutez-moi! Voici une musique digne de vous, des chants dignes de vous! — Moi, grand-maître, grand-maître j'étends les mains, je les étends jusqu'au ciel... je pose les doigts sur les étoiles comme sur les cercles de verre d'un harmonica.

Mon âme fait tourner les étoiles d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide : des millions de tons en découlent ; c'est moi qui les ai tous tirés, je les connais tous, je les assemble, je les sépare, je les réunis, je les tresse en arc-en-ciel, en accords, en strophes, je les répands en sons et en rubans de flamme.

J'ai relevé les mains, je les ai dressées au-dessus des arêtes du monde, et les cercles de l'harmonica ont cessé de vibrer. Je chante seul, j'entends mes chants, longs, traînants comme le souffle du vent ; ils retentissent dans toute l'immensité du monde, ils gémissent comme la douleur, ils grondent comme des orages. Les siècles les accompagnent sourdement! Chaque son retentit et étincelle à la fois : il me frappe l'oreille ; il me frappe l'œil ; c'est ainsi que, quand le vent souffle sur les ondes, j'entends son vol dans ses sifflements, je le vois dans son vêtement de nuages.

Mais qu'est mon sentiment?

Ah! rien qu'une étincelle!

Qu'est ma vie?

Un instant.

Ces foudres qui demain gronderont, que sont-elles?
Étincelle...

Et la série des siècles que l'historien révèle?
Un instant.

D'où sort chaque homme, réduction du monde universel?
D'une étincelle.

Qu'est la mort qui dissipera les trésors d'un esprit méditant?
Un instant.

Et Lui, quand il portait l'univers en ses ailes?
L'étincelle.

Et que sera l'éternité, quand il ira l'engloutissant?
Un instant.

Ce jour est mon zénith, ma puissance atteindra aujourd'hui son apogée. Aujourd'hui je reconnaitrai si je suis le plus grand de tous — ou seulement un orgueilleux. Ce jour est l'instant de la prédestination. — J'étends plus puissamment les ailes de mon âme. — C'est le moment de Samson, quand, aveugle et dans les fers, il méditait au pied d'une colonne. Loin d'ici, ce corps de boue! Esprit, je revêtirai des ailes. Oui, je m'envolerai!... Je m'envolerai de la sphère des planètes et des étoiles, et je ne m'arrêterai que là où se séparent le créateur et la nature.

Les voilà, les voilà, les voilà ces deux ailes... Elles suffiront... je les étendrai du couchant à l'aurore ; de la gauche je frapperai le passé, et de la droite l'avenir... je m'élèverai sur les rayons du sentiment jusqu'à toi!... et mes yeux pénétreront tes sentiments à toi, qui, dit-on, sens dans les cieux. Me voilà... me voilà ; tu vois qu'elle est ma puissance ; — vois où s'élève mes ailes : je suis homme, et là sur la terre... est resté mon corps!... C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie!... là que j'ai laissé mon cœur ; mais mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être, comme l'insecte sur une rose ; il ne s'est reposé ni sur une famille, ni sur un siècle!... Moi, j'aime toute une nation ; j'ai saisi

dans mes bras toutes ses générations passées et à venir ; je les ai pressées ici sur le cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un père. Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde.

Mon âme est incarnée dans ma patrie ; j'ai englouti dans mon corps toute l'âme de ma patrie!... Moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle Million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie infortunée comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue ; je sens les tourments de toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant. Je souffre. Je délire!... Et toi, gai, sage, tu gouvernes toujours, tu juges toujours, et l'on dit que tu n'erras pas ! Écoute, si c'est vrai ce que j'ai appris au berceau, ce que j'ai cru avec une foi filiale ; si c'est vrai que tu aimes ; si tu chérissais le monde, en le créant ; si tu as pour tes créatures un amour de père ; si un cœur sensible était compris dans le nombre des animaux que tu renfermas dans l'arche pour les sauver du déluge ; si ce cœur n'est pas un monstre produit par le hasard et qui meurt avant l'âge ; si, sous ton empire, la sensibilité n'est pas une anomalie ; si des millions d'infortunés criant : « Au secours ! » n'attirent pas tes yeux autrement qu'une équation difficile à résoudre ; si l'amour est de quelque utilité dans ton univers, et s'il n'est pas de ta part une erreur de calcul...

Voix des démons

Que l'aigle se fasse hydre :
je lui arracherai les yeux.
Au combat ! marche!... La
fumée!... le feu!... les rugis-
sements!... le tonnerre!...

Voix des anges

Comète vagabonde, issue
d'un brillant soleil, où est la
fin de ton vol ? Il est sans
fin...

Tu gardes le silence!... moi, je t'ai dévoilé les abîmes de mon cœur. Je t'en conjure, donne-moi la puissance, une part chétive, une part de ce que sur la terre a conquis l'orgueil ! Avec cette faible part, que je créerais de bonheur ! Tu gardes le silence!... Tu n'accordes rien au cœur, accorde donc à la raison. Tu le vois, je suis le premier des hommes et des anges, je te connais mieux que tes archanges, je

suis digne que tu me cèdes la moitié de ta puissance... Réponds... Toujours le silence!... Je ne mens pas ; tu gardes le silence, et tu te crois un bras puissant!... Ignores-tu que le sentiment dévorera ce que n'a pu briser la pensée? Vois mon brasier, mon sentiment : je le resserre pour qu'il brûle avec plus de violence ; je le comprime dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur.

Voix des démons
Feu!... Feu!...

Voix des anges
Pitié!... Repentir!...

Réponds... car je tire contre ta nature ; si je ne la réduis pas en poudre, j'ébranlerai du moins toute l'immensité de tes domaines : je lancerai ma voix jusqu'aux dernières limites de la création ; d'une voix qui retentira de génération en génération, je m'écrierai que tu n'es pas le père du monde... mais que tu en es...

Voix du Diable. — Le tzar!

A mes amis Russes

Dans cette page apparaît le sublime esprit de fraternité qui anima toujours les Polonais, et que le martyr de leur patrie ne fit que développer. Ils distinguèrent entre les bourreaux tzaristes et le peuple russe aussi misérable qu'eux-mêmes ; ils n'eurent pour ce dernier, instrument passif entre des mains indignes, que compassion et bonne volonté.

Vous, vous souvenez-vous de moi? Moi, je ne puis rêver à ceux de mes amis qui sont ou morts, ou en exil, ou au fond des cachots, sans songer à vous ; vos figures étrangères ont droit de citoyenneté dans mes rêves.

Où êtes-vous maintenant? Le noble cou de Ryleïew, que je serrais fraternellement dans mes bras, a été, sur un mot du tzar, suspendu à l'infâme gibet... Malédiction sur les peuples qui lapident leurs prophètes!

Cette main, que Bestuzew, poète et soldat, me tendait

— plume et arme lui ont été arrachées, le tzar l'a attelé à une brouette ; aujourd'hui elle pioche dans une mine, rivée à côté d'une main polonaise.

D'autres ont peut-être été punis plus cruellement du Ciel ; peut-être l'un de vous, déshonoré par une fonction et une croix, a-t-il, pour des siècles, troqué son âme libre contre la faveur du tzar, et fait-il aujourd'hui des courbettes dans ses antichambres.

Peut-être, dans un langage stipendié, célèbre-t-il son triomphe et se félicite-t-il du martyre de ses amis ; peut-être que, dans ma patrie, il se rougit de mon sang et que, devant le tzar, il s'enorgueillit, comme de services, d'œuvres maudites.

Si, au milieu des nations libres, ces chants plaintifs vous parviennent jusque dans le Nord, et résonnent au-dessus de vos têtes dans la région des glaces, puissent-ils vous augurer la liberté, comme les grues le printemps.

Vous me reconnaissez à ma voix!... Tant que j'étais dans les fers, rampant silencieusement, je trompais le despote : mais je vous dévoilais les replis de mes sentiments, et j'eus toujours peur de vous la simplicité de la colombe.

Maintenant je déverse sur le monde cette coupe de poison... L'amertume de ma parole est corrosive et brûlante ; c'est une amertume distillée du sang et des larmes de ma patrie. Quelle corrode et consume, non pas vous, mais vos fers.

Quiconque d'entre vous élèvera contre ceci une plainte, sa plainte sera pour moi comme l'aboïement du chien, qui s'habitue au collier qu'il a longtemps et patiemment porté, à tel point qu'il finit par être prêt à mordre la main qui le détache.

Le chemin de la Russie

Par la neige, à travers une contrée de plus en plus sauvage, la kibitka vole comme le vent dans le désert. Et mes yeux planent au-dessus d'un océan infini, comme deux faucons emportés par la tempête et qui n'atteindront pas le rivage : ils ne voient au-dessous d'eux qu'un élément étranger, n'ont où se reposer, où replier leurs ailes, et fixent l'abîme, sentant qu'il faut y périr.

L'œil ne rencontre ni villes ni montagnes, aucun monument des hommes ni de la nature, un sol aussi nu, aussi inhabité que s'il était créé de la veille. Et pourtant, parfois un mammouth émerge de ce sol, et navigateur apporté par les eaux du déluge il proclame, en un langage inconnu au paysan russe, l'antiquité de la création de cette contrée qui, à l'époque de la grande navigation de Noé, commerçait avec l'Asie. Et pourtant maint livre, volé ou violemment enlevé à l'Occident, relate que cette terre inhabitée fut la mère de plus d'une nation. Mais le tourbillon du déluge a traversé ces plaines sans laisser trace de son passage ; et des hordes humaines sont sorties de cette patrie sans y laisser de vestige de leur existence. Au loin, les rochers des Alpes portent les empreintes de vagues venues d'ici ; et, plus loin encore, les monuments de Rome parlent de dévastateurs venus d'ici.

Contrée nue, blanche et ouverte comme une page prête pour l'écriture, le doigt de Dieu va-t-il y écrire et, se servant d'hommes bons en guise de lettres, y tracer la vérité de la sainte foi, à savoir que l'amour doit gouverner le genre humain et que les trophées doivent être des sacrifices ? Ou bien, le vieil ennemi de Dieu viendra-t-il y graver de son glaive que la race humaine doit être rivée à la chaîne et pour trophées avoir des knouts ?

Sur les plaines blanches, désertes, le vent en délire détache et projette des monceaux de neige ; néanmoins la mer de neige ondule, immaculée ; à l'appel furieux du vent, elle se soulève de son lit, et de nouveau retombe, comme pétrifiée, immense dans son uniforme blancheur. Parfois un énorme ouragan s'élance droit du pôle ; irrésistible en sa course, il balaie les plaines jusqu'à l'Euxin en chassant des nuages de neige tout le long de sa route ; souvent il enterre kibitkas et voyageurs, comme le simoun, à Canope, les Libyens errants. Les surfaces blanches et monotones des neiges sont, par-ci par-là, percées de pans noirâtres qui se dressent comme des îles et des falaises : ce sont les mélèzes, les pins et les sapins du Nord.

Çà et là des arbres taillés à la hache, écorcés, mis l'un sur l'autre, et disposés en carré, forment quelque chose de singulier, comme qui dirait des murs avec un toit : des hommes y habitent et appellent cela des maisons. Plus loin, des

milliers de ces carrés, jetés sur une grande plaine, tous d'une même dimension, sont surmontés de panaches de fumée, comme des bonnets de leur aigrette ; de petites fenêtres brillent comme des gibernes. Ces maisons sont rangées deux à deux, ici en carré, et là en cercle ; et ce régiment de maisons s'appelle une ville.

Je rencontre des hommes : aux robustes épaules, à la large poitrine, à l'épaisse encolure, ils sont comme les animaux et les arbres du Nord, pleins de verdure, de santé et de force. Mais le visage de chacun est, comme leur pays, plat, ouvert et sauvage ; et de leurs cœurs, comme de volcans souterrains, le feu n'a pas encore monté à leur visage, ni ne brûle sur leurs lèvres enflammées, ni ne se refroidit dans les sombres rides de leur front, comme sur les visages des hommes de l'Orient et de l'Occident sur lesquels ont passé tour à tour tant de traditions et d'événements, de regrets et d'espérances que chaque visage y est le mémorial d'une nation. Ici, les yeux des hommes sont, comme les villes de la contrée, grands et insignifiants : jamais tourmente de l'âme n'a, d'un mouvement subit, agité leur prunelle, ni jamais une longue douleur ne les ternit. Superbes, merveilleux, à les voir de loin, on les trouve à l'intérieur vides et inhabités. Le corps de ces hommes est comme le grossier tissu dans lequel hiverne la chrysalide avant que, pour le vol, elle ne se soit façonné une poitrine, filé, tissé et orné des ailes. Mais, quand luira le soleil de la liberté, quel est l'insecte qui s'échappera de cette enveloppe ? Un brillant papillon s'en élèvera-t-il au-dessus de cette terre, ou bien en tombera-t-il une phalène, vile engeance de la nuit ?

La passive obéissance du peuple russe

A Saint-Pétersbourg, après une revue

Le lendemain, on entendait de loin, vers les abords de la place, les sourds hurlements d'un chien. Quelque chose de noir se détache sur la neige : des gens accourent et dégagent un cadavre ; cet homme, après la parade, avait passé là la nuit. Mi-paysan, mi-soldat, il a la tête rasée, mais la barbe longue avec un bonnet fourré et un manteau d'uniforme.

C'était sans doute un domestique d'officier. Il était assis sur la grande fourrure de son maître. Laisse ici, il attendait un ordre, et il gela, et la neige lui montait déjà jusqu'aux genoux. C'est ici que son chien fidèle l'a retrouvé et l'a signalé par ses aboiements ; il a gelé et il ne s'est pas enveloppé de la chaude fourrure ! L'un de ses yeux est comblé de neige ; mais l'autre ouvert, quoique glacé, est tourné vers la place d'où il attendit que son maître vînt. Le maître a ordonné d'attendre, et le serviteur s'est assis. Il a ordonné de ne pas bouger, et lui n'a pas bougé : il ne se relèvera qu'au jugement dernier. Et, même inanimé, il reste un serviteur fidèle ; car il tient encore d'une main la pelisse de son maître, pour empêcher qu'on ne la dérobe ; son autre main, il voulait la réchauffer en la cachant dans son sein, mais ses doigts enflés n'entrèrent plus sous son manteau. Son maître, jusqu'à présent, ne l'a ni cherché, ni réclamé. Est-ce insouciance ou prudence excessive ? On devine que c'est un officier de passage, arrivé depuis peu dans la capitale ; que son devoir ne l'appelait pas à la parade, qu'il ne s'y est rendu que pour montrer ses épaulettes neuves. Peut-être de la revue est-il allé à un dîner ? Peut-être des femmes lui ont-elles lancé une ceillade ? Peut-être est-il entré chez quelque collègue et les cartes lui ont-elles fait oublier son paysan ? Peut-être a-t-il renoncé à sa fourrure et à son domestique pour ne pas ébruiter qu'il était venu avec une fourrure et qu'il ne pouvait pas endurer le froid comme un autre, quand le tzar l'endure de sa personne impériale ? car on eût dit : il n'était pas selon l'ordonnance ; être en pelisse à une revue ! il a des idées libérales.

O pauvre paysan ! un tel héroïsme, une telle mort est un mérite pour le chien, un péché pour l'homme. Quelle sera ta récompense ? Ton maître dira, avec un sourire, que tu as été fidèle jusqu'à la fin comme un chien. O pauvre paysan ! pourquoi mes larmes coulent-elles et mon cœur bat-il, en pensant à ton action ? Ah ! je te regrette, pauvre Slave ! pauvre nation ! je compatissais à ta misère. Tu ne connais qu'un seul héroïsme — celui de la servitude.

LE LIVRE DES PÈLERINS POLONAIS

Dans cette œuvre, de forme biblique et de pensée hardie, Mickiewicz indique aux proscrits polonais la voie à suivre : celle du perfectionnement moral. « Exposés aux tentations de la misère, aux séductions des idées étrangères et aux impatiences de l'exil », ils reçurent du poète prophète des leçons sévères et hautes, mais aussi le réconfort et l'espoir.

Prière du pèlerin

Seigneur, Dieu tout-puissant ! Les enfants d'une nation guerrière élèvent vers toi, des diverses parties du monde, leurs mains désarmées. Ils crient vers toi du fond des mines de Sibérie et des neiges du Kamczatka, et des plaines de l'Algérie et de la terre étrangère de France. Et dans notre patrie, dans la Pologne fidèle, on n'est pas libre de t'invoquer ! Mais nos vieillards, nos femmes et nos enfants te prient dans le secret de leur pensée, au milieu des pleurs ! Dieu des Jagellons ! Dieu des Sobieski ! Dieu des Kosciuszko ! aie pitié de notre patrie et de nous-mêmes. Permetts que nous te priions de nouveau, selon la coutume de nos aïeux, sur le champ de bataille, les armes à la main, devant un autel formé de tambours et de canons, sous un baldaquin formé de nos aigles et de nos drapeaux ; et permets que nos parents te prient dans les églises de nos villes et de nos villages, et nos enfants sur nos tombeaux.

Et pourtant que ta volonté soit faite et non la nôtre. Amen.

Paraboles

I — Que chacun donne son talent à la patrie, comme l'aumône dans le tronc, en secret, et sans dire combien Il viendra un temps où le tronc sera rempli, et Dieu inscrit ce que chacun a déposé.

2 — Mais si vous vous vantez d'avoir déposé tant et tant, vous serez la risée des hommes ; ils reconnaîtront que vous donniez votre talent seulement par vanité.

3 — Le service envers la Patrie est comme la poudre.

4 — Celui qui étend largement la poudre et l'allume, produit une petite lueur sans force, explosion ni effet.

5 — Mais celui qui enfouit profondément la poudre et l'allume, celui-là bouleverse le terrain et la muraille avec une bruyante explosion, et les hommes disent : En vérité, il y avait beaucoup de poudre, bien qu'il y en eût peu, mais dans une mine profonde.

6 — C'est ainsi que le service profondément caché apparaîtra glorieusement ; et s'il est tellement caché qu'on n'en voie jamais rien en ce monde, alors il brillera dans l'éternité, et son explosion sera indéfinie, et son éclat impé-
rissable, et son effet durera dans les siècles.

7 — Le service envers la Patrie est comme le grain ; celui qui étale ce grain dans sa main et le montre à tous en criant : Voici un gros grain, alors il le sèchera et n'en retirera rien.

8 — Mais celui qui enfouit le grain en terre, et attend patiemment quelques semaines, voit le grain produire une plante.

9 — Et celui qui serrera le grain avec l'épi pour l'année prochaine, pour la vie prochaine, retirera cent grains, et, de ces cent, des milliers de milliers.

10 — Et voilà pourquoi celui qui attend plus longtemps la récompense, plus grande il la reçoit ; et celui qui ne reçoit pas ici la sienne, là-haut il recevra la plus grande.

11 — Or, que dire des hommes qui se plaignent, disant : Nous avons été vaillants, et nous n'avons ni grade, ni décoration ? Combattiez-vous donc pour des grades et des décorations ? Celui qui combat pour des grades et des décorations, qu'il aille chez le Moscovite.

12 — Et que dire des hommes qui se plaignent, disant : En voici un à droite, il est peureux et il est décoré en voilà un à gauche, il n'est pas capable et il a obtenu un grade? Est-ce qu'un bon soldat, courant à l'ennemi, regarde à droite et à gauche? Il ne regarde de côté ni d'autre, mais il va en avant. Car celui qui regarde à droite et à gauche est un poltron. Regarder et voir est l'affaire du chef.

13 — Et que dire des hommes qui se plaignent, disant : Notre chef s'est trompé en donnant les décorations, en faisant monter en grade des hommes mauvais? Car chacun voit facilement le défaut dans le chef, mais ne voit point les qualités ; et d'autre part, on voit ses propres qualités et non pas ses défauts. Or, souvent le bon qui est dans le chef est plus nécessaire au bien de la nation que le bon qui est en nous.

*
* *
*

1 — Vous êtes au milieu des étrangers, comme des hôtes cherchant des convives et les invitant au banquet de la liberté en leur maison.

2 — Certain hôte stupide, invitant des convives, leur montra tout d'abord en sa maison l'endroit où l'on jette les ordures, et les autres endroits sales, si bien qu'il leur souleva le cœur, et que personne ne voulut s'asseoir à sa table.

3 — Un hôte raisonnable, au contraire, introduit les convives à la salle du banquet par un vestibule sans souillure. Il y a, dans chaque maison, un endroit pour les ordures et les saletés, mais caché aux regards.

4 — Il en est parmi vous qui, parlant de la Patrie aux étrangers, commencent par ce qui, dans ses lois et ses institutions, n'était ni bon ni parfait ; d'autres, au contraire, commencent par ce qu'il y a de beau, de digne avant tout d'être vu. Dites à présent, qui d'entre eux sont les hôtes insensés et qui les sages, et qui réunira des convives en sa maison?

5 — Ne jetez point de perles aux pourceaux ; ne causez

point à tous les étrangers des grandes choses qu'a accomplies votre nation pour le bien du monde, car les uns ne vous croiront point, et les autres ne vous comprendront pas, jusqu'à ce qu'ils soient convertis.

*
* *

1 — Vous êtes dans votre pèlerinage sur la terre étrangère, comme fut le peuple de Dieu dans le désert.

2 — Gardez-vous, dans le pèlerinage, de vous plaindre de murmurer et de douter. Ce sont des péchés.

9 — Et, comme il y avait dans le camp du Peuple Elu des pestiférés, malades de la lèpre ou de la gale, de même aussi parmi vous il se rencontre des pestiférés, c'est-à-dire de mauvais Polonais ; enfuyez-vous loin d'eux, car leur maladie est plus contagieuse que la lèpre ! Voici les signes auxquels leur maladie se reconnaît :

10 — Le pestiféré ne croit pas à la résurrection de la Pologne, bien qu'il se soit battu pour elle et qu'il soit pour elle en pèlerinage. Et sa maladie se manifeste par des paroles telles que celles-ci : je savais que l'insurrection était une folie, mais je me suis bravement battu pour la cause de l'insurrection comme un bon soldat ; je sais qu'il est impossible de recouvrer la Pologne, mais je reste en pèlerinage comme un homme d'honneur.

16 — Je vous le dis, en vérité, le soldat qui combat sans croire à la bonté de sa cause est une bête féroce ; et le chef qui mène à la bataille, sans foi dans sa cause, est un brigand.

17 — L'homme pestiféré se bat sur le champ de bataille et tue deux ennemis ; et revenu sous sa tente, il corrompt le cœur des soldats et en tue dix dans leur âme.

19 — Et qu'il ne s'excuse point en disant : qu'autre chose est la conduite et l'action et autre chose la pensée et la parole ; car on peut prêcher gravement contre la Patrie par la parole et par la pensée, et aucun de ces péchés n'échappera à son châtement.

*
* *

5 — Ne dissertez point tant sur la forme du futur gouvernement de Pologne. Ceux-là ne sont point les meilleurs gouvernants qui discutent, mais ceux qui sentent plus fortement et sont les plus pleins de l'esprit de sacrifice.

13 — La République que vous avez à fonder est semblable à une forêt que sème un paysan.

14 — Si le paysan sème une bonne semence sur une bonne terre, il peut être certain que les arbres pousseront et il n'est pas besoin de penser à la forme des arbres, ni de craindre que les chênes ne poussent avec des aiguilles et les sapins avec des feuilles.

15 — Semez donc l'amour de la Patrie et l'esprit de sacrifice, et soyez certains qu'il en sortira une belle et grande République.

Monsieur THADÉE

L'Année 1912

Monsieur Thadée (Pan Tadeusz) est une véritable épopée. Le sujet, — des querelles entre petits propriétaires — est prétexte à de splendides tableaux de la campagne lithuanienne, à des scènes de la vie campagnarde, à de grandes évocations historiques.

En 1812, la Pologne attendait sa délivrance de Napoléon qui marchait sur la Russie.

O grande année! A toi chez nous l'on rêve encor.
Le peuple dit de toi « l'année aux épis d'or »,
Et le soldat « l'année aux combats ». Chacun aime
Te rappeler ; aux chants tu sers encor de thème.

Dès longtemps ta venue était inscrite aux cieus ;
Tu te fis précéder de bruits mystérieux.
Quand parut ton printemps, émotion profonde,
Chacun semblait se dire : est-ce la fin du monde ?
Et tous nous attendions, joyeux et frémissants.

Le jour où l'on chassa le bétail vers les champs,
On le vit, oubliant sa maigreur et son jeûne,
Au lieu de se jeter sur l'herbe encore jeune,
Se coucher sur le sol, et, tout en humant l'air,
Beugler, ou ruminer le foin mangé l'hiver.
A chaque pas, le bœuf, puis la herse s'arrête :
L'homme, vers l'Occident, tourne en tremblant la tête.

Le villageois traînant par les prés sa charrue,
N'est point heureux de voir la brume disparue ;
Il se met au travail sans entrain, sans chanson,
Et paraît oublier semailles et moisson.
De ce côté, sans doute, il attend — l'inconnu.
Il consulte inquiet chaque oiseau revenu.

Pin natal, la cigogne a volé vers tes branches,
Où, drapeau du printemps, s'ouvrent ses ailes blanches.
Arrivant à leur tour, escadron voletant,
Les hirondelles vont et viennent sur l'étang
Et pillent pour leur nid la boue où fond la glace.
Le soir, dans la broussaille, on entend la bécasse :
Des bandes de canards sauvages, dans la nuit,
Vers leur nid retrouvé s'abattent avec bruit ;
Là-haut, au fond du ciel, toujours pleurent les grues ;
Et les veilleurs de nuit, en regardant les nues,
Se demandent : d'où vient ce trouble des oiseaux ?
Qui donc les met en fuite ?

En voici de nouveaux.

Quels sont-ils ? On dirait des bouvreuils, des outardes
Des étourneaux ; plumets, banderolles, cocardes
Descendent des hauteurs jusqu'au fond du vallon.
C'est la cavalerie, étrange vision !

Que d'escadrons ! Au centre, avalanche vivante,
Fond le long des chemins une masse mouvante ;
Des bois noirs le shako, la baïonnette sort ;
Ce sont les fantassins. Tous marchent vers le Nord.

Vous diriez qu'aux oiseaux que le printemps ramène
Les peuples se sont joints, migration humaine,
Poussés par un étrange, un invincible amour.
Chevaux, hommes, canons, vont sans fin, nuit et jour,
De rougeâtres lueurs le ciel parfois s'éclaire ;
La terre tremble ; au loin, l'on entend le tonnerre.

Guerre, guerre ! Il n'est pas de coin si retiré
Qui n'ait senti ton choc. Dans le fond du fourré
Le pauvre forestier, dont l'aïeul et le père
Sont morts, sans de leur bois dépasser la lisière,
Qui ne connaît de bruit résonnant dans les cieux
Que le vent, ou le cri des fauves furieux,
Et dont nul étranger ne vint frapper les yeux,
Aperçoit dans les airs une lueur bizarre...
Un bruit résonne : c'est un boulet qui s'égare,
Et qui, dans la forêt entrant sans dire gare,
Brise branches, tronc d'arbre. — Un vieil auroch barbu
Sur sa mousse a tremblé. Cet ancêtre fourbu,
Poil hérissé, sur ses pieds de devant se lève,
Et secouant sa barbe, observe comme en rêve
Ce globe qui soudain dans les arbres reluit ;
C'est un obus perdu qui serpente : avec bruit
Il éclate : l'auroch ne comprend pas, tressaille,
A peur, et disparaît tremblant dans la broussaille.

Bataille ! Le jeune homme accourt à cet appel,
Et des femmes les mains se dressent vers le ciel ;
Tous, certains du succès, disent, pleurant de joie :
« Voici Napoléon : c'est Dieu qui nous l'envoie ».

Oui, printemps, qui t'a vu s'en souvient avec pleurs.
Printemps guerrier, printemps tout émaillé de fleurs ;
O printemps ! Qui t'a vu brillant, doux et superbe,
Tout fier de ta moisson d'hommes, de blés et d'herbe,

Riche d'événements, resplendissant d'espoir!...
Qui t'a vu comme moi, ne cesse de te voir!...
Né dans la servitude, enchaîné dès l'enfance,
Je n'eus qu'un seul printemps si rempli d'espérance...

Approche de l'orage

Les nuages qu'à l'aube avait chassés le vent,
(Tels de grands oiseaux noirs dans les airs s'élevant)
S'amoncelaient toujours... Quand le soleil dépasse
Le zénith, dans le ciel leur noir troupeau s'entasse
Comme un suaire épais; alors un vent puissant
L'ébranle; lentement vers la terre il descend;
Bientôt violemment il s'ouvre et se déchire,
Et semble, se gonflant, la voile d'un navire
Qui, rassemblant en soi tous les vents furieux,
Du Midi jusqu'à l'Est vole à travers les cieux.

Mais bientôt tout se tait : l'atmosphère étouffante,
Calme, sourde, paraît muette d'épouvante.
Les blés qui, tout d'abord, se courbaient éplorés,
Puis soudain relevaient leurs panaches dorés
Comme les flots houleux, — redevenus tranquilles,
Hérissent vers le ciel leurs tiges immobiles.
Saules et peupliers, qui, bordant les ruisseaux,
Semblaient, désespérés, pleurer sur les tombeaux,
Baissaient leur front, tordaient leurs bras avec détresse,
Abandonnaient au vent leur verdoyante tresse,
Inertes maintenant, désolés et muets,
Comme les Niobé semblent pétrifiés.
Le tremble seul agite encor son vert feuillage.

Les bœufs, lents d'ordinaire à rentrer au village,
Tumultueusement s'attroupent aujourd'hui,
Et seuls, sans leurs bouviers, vers leur étable ont fui.
Le taureau de son pied frappe le sol, le creuse
De sa corne, et rugit d'une voix caverneuse;
La vache, vers le ciel, lève son grand œil rond,
Et, les naseaux gonflés, pousse un soupir profond.

Derrière eux le pourceau grogne, se traîne, rôde,
Et vole des épis qu'il emporte en maraude.
Les oiseaux sont rentrés dans l'herbe ou sous les bois.
Seule, près des étangs, la corneille aux abois
A pas graves et lents arpente les rivages :
Elle lève ses yeux noirs vers les noirs nuages.
De son large gosier pend sa langue ; elle étend
Ses ailes ; elle a soif de l'orage ; elle attend.
Mais bientôt, prévoyant une averse trop forte,
Elle fuit à son tour au bois, l'effroi l'emporte
Seule, enfin, l'hirondelle, à peine on peut la voir,
Rapide comme un trait fend le nuage noir
Et s'abat comme un plomb.

(Traduction de *W. Gasztowtt.*)

FIN

(*Les traductions de ce recueil, autres que celles de A. Schürr et de W. Gasztowtt, sont dues à Ladislas Mickiewicz.*)

ALENÇON
IMPRIMERIE ALENÇONNAISE
9-13, Rue des Marcheries

Les Editions des " AMIS DE LA POLOGNE "

Déjà parus

- | | |
|--|--|
| Slowacki , <i>Pages choisies.</i> | Rosa Bailly , <i>Histoire de l'amitié franco-polonaise.</i> |
| Marya Konopnicka , <i>Contes (2 Séries)</i> | — <i>Vilno, ville polonaise.</i> |
| E. Nouvel , <i>Sobieski</i> | — <i>A la Gloire de Léopol.</i> |
| — <i>Kosciuszko.</i> | — <i>Bydgoszcz.</i> |
| — <i>Poniatowski.</i> | — <i>Petite Histoire de Pologne.</i>
(40 ^e mille). |
| A. Wylezynska , <i>Jeunes poètes polonais.</i> | — <i>Guide de Pologne.</i> |
| <i>Comment se renseigner sur la Pologne</i>
(épuisé). | <i>Traitons nos amis en amis</i> (les ouvriers
polonais en France). |
| E. Bonfils-Lapouzade , <i>Sienkiewicz.</i> | Mickiewicz , <i>Pages choisies.</i> |
| S. Romin , <i>Pilsudski.</i> | Marcelle Weissen-Szumanska , <i>Dans</i>
<i>la campagne polonaise.</i> |
| D^r H. Bon , <i>Itinéraire en Pologne.</i> | <i>Cartes Postales de la Pologne.</i> |
| M. de Vaux - Phalipau , <i>La Blota</i>
<i>Lusacienne.</i> | <i>La Haute-Silésie à la Pologne</i> (tract). |
| — <i>Budysin.</i> | <i>Dantzig, un danger pour la paix du</i>
<i>monde</i> (tract). |
| Zeromski , <i>Pages choisies.</i> | <i>La Pologne d'aujourd'hui</i> (tract) |
| Boy , <i>Mes Confessions</i> | |

Paraîtront prochainement

- | | |
|--------------------------------------|--|
| <i>La Bataille de Varsovie.</i> | <i>Histoire de la Littérature Polonaise.</i> |
| <i>Chants populaires de Pologne.</i> | <i>Grands Savants Polonais.</i> |

" Les Amis de la Pologne "

Revue Mensuelle Illustrée

5 francs par An. — Etranger : 7 francs

Le BUREAU de PRESSE RÉGIONALE " Pologne-Paris "

*Fait aux Journaux régionaux qui le désirent le service
gratuit et bi-hebdomadaire de ses communiqués sur
l'actualité polonaise.*

LES AMIS DE LA POLOGNE, 16, rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5^e)

Téléphone : Gobelins 62-10 — Chèques postaux : 880-96

